Document généré le 3 août 2025 16:55

Voix et Images

voixetimages

Avant la route, le village

Maurice Poteet

Volume 13, numéro 3 (39), printemps 1988

Jack Kerouac et l'imaginaire québécois

URI : https://id.erudit.org/iderudit/200726ar
DOI : https://doi.org/10.7202/200726ar

Aller au sommaire du numéro

Éditeur(s)

Université du Québec à Montréal

ISSN

0318-9201 (imprimé)
1705-933X (numérique)

Découvrir la revue

Citer cet article

Poteet, M. (1988). Avant la route, le village. *Voix et Images*, *13*(3), 388–396. https://doi.org/10.7202/200726ar

Tous droits réservés © Université du Québec à Montréal, 1988

Ce document est protégé par la loi sur le droit d'auteur. L'utilisation des services d'Érudit (y compris la reproduction) est assujettie à sa politique d'utilisation que vous pouvez consulter en ligne.

https://apropos.erudit.org/fr/usagers/politique-dutilisation/

érudit

Cet article est diffusé et préservé par Érudit.

Érudit est un consortium interuniversitaire sans but lucratif composé de l'Université de Montréal, l'Université Laval et l'Université du Québec à Montréal. Il a pour mission la promotion et la valorisation de la recherche.

https://www.erudit.org/fr/

Avant la route, le village

par Maurice Poteet, Université du Québec à Montréal

Le premier roman de Jack Kerouac, **The Town and the City**[1], a été publié sept ans avant son fameux **Sur la route** (1957). Non encore traduit en français — la traduction de Daniel Poliquin, chez Québec/Amérique, est annoncée pour 1989 —, **The Town and the City** reste une œuvre obscure pour de nombreux lecteurs québécois. Chez le lecteur américain, son statut est aussi relativement incertain et les spécialistes la présentent comme une œuvre d'inspiration wolfienne (Thomas Wolfe) plus ou moins réussie. Kerouac présente son univers «fictif»[2] comme le résultat d'un apprentissage à Columbia dans les années 40 concernant les critères du roman[3]. **The Town and the City** est considéré comme un ouvrage important dans la formation littéraire de Kerouac. L'ouvrage précède les innovations stylistiques (prose spontanée) de Kerouac et a, historiquement, permis à celui-ci d'appartenir aux lettres américaines. L'histoire de la littérature, toutefois, est rarement aussi simple: le premier roman de Kerouac recèle un univers qui demande à être exploré et compris, tant d'un point de vue historique (le côté autobiographique) que littéraire.

Au Québec, Victor-Lévy Beaulieu a tôt reconnu l'importance de **The Town and the City** dans la cartographie des sources d'inspiration de Kerouac:

> *Le tort du père [George Martin] dans* ***The Town and the City*** *était de croire qu'il était possible [...] de parvenir au confort américain sans laisser derrière soi le vieil héritage franco-catholique — c'est tout cela que Jack, dans une grande tentative d'exorcisme, ramène à la surface dans [ce roman publié en 1950]*[4].

---

1 John [Jean Louis Lebris de] Kerouac, **The Town and the City**, London, Quartet Books, 1974. Publié en 1950 à New York par Harcourt, Brace & World. Les citations dans le texte renvoient à l'édition de 1974. Désormais, TC, suivi par la/les page(s) de cette édition.

2 Voir, par exemple, la préface de Kerouac à **Lonesome Traveler**, New York, Grove Press, 1960, p. vi: *First formal novel* ***The Town and the City*** *written in tradition of long work and revision [...]*; aussi, Barry Gifford et Lawrence Lee, **Jack's Book**, New York, St. Martin's Press, 1978, p. 66.

3 Voir Ann Charters, **Kerouac: A Biography**, New York, Warner Paperbacks, 1974, p. 63.

4 Victor-Lévy Beaulieu, **Jack Kerouac: essai-poulet**, Montréal, Éditions du Jour, 1972, p. 67. Il faut mentionner que le présent texte cherche à détailler ce que Beaulieu avait bien vu il y a longtemps, en précisant comment Kerouac, tout en restant fidèle à ses racines francophones, obéit en même temps aux impératifs des lettres américaines.

Les tensions soulignées par Beaulieu — confort américain vs «vieil héritage» et «surface» vs questions culturelles profondément enracinées — mettent certainement en évidence un contenu potentiellement dramatique, peut-être enfoui à des niveaux de signification aussi difficiles à saisir que des fantômes. Je tenterai, dans les pages qui suivent, d'explorer ces tensions à un niveau d'abord superficiel (référentiel), puis plus profond: les tensions venant «du texte» (par opposition à «dans le texte», selon André Belleau[5]). Mon propos général est de situer **The Town and the City** par rapport à l'héritage francophone de Kerouac et de mettre ce roman en relation avec l'œuvre la plus connue de Kerouac, **Sur la route**.

Surface: héritage francophone «dans le texte»

Le problème des «images» (en poésie, en prose) est assez connu: comme le disait Flaubert, *il y en a toujours trop*. Mais pour Kerouac, prodigue de références à son héritage francophone, «trop» ne serait peut-être jamais assez (surtout au Québec). Ces images forment un miroir (sartrien) derrière lequel il est fascinant de glisser (comme Alice):

> *J'ai reçu une bonne instruction primaire chez les frères jésuites, à l'École paroissiale Saint-Joseph de Lowell, ce qui m'a permis, plus tard, d'entrer directement en sixième au collège; pendant mon enfance, je suis allé à Montréal et à Québec avec ma famille*[6].

Plus tard, lors d'un voyage au Maroc avec William Burroughs, Kerouac s'exclame:

> *«Regardez, un jeune berger véritable qui porte un petit agneau!» et Bill dit: «Ouais, ces petits chapardeurs sont toujours en train de courir avec des agneaux dans les bras.»*[7]

La figure de saint Jean-Baptiste (dont Burroughs ne veut rien savoir) ajoutée à son **Livre des rêves**[8] — où l'on retrouve des plaques d'immatriculation québécoises, l'église Notre-Dame de Montréal, la circulation montréalaise, la rue Sainte-Catherine, les «frères», les «Anglais», etc. — sont des facteurs suffisants pour que le lecteur québécois s'identifie à «Ti-Jean» et son bonhomme «septheures», le docteur Sax. Il y a aussi son frère, le chétif et «saint» Gérard, qui décrit (pour les sœurs) sa vision du Ciel. Ces références, des plus subtiles (le berger au Maroc) aux plus évidentes (par exemple, la farce scatologique sur la religion dans **Docteur Sax**[9]), désignent chez Kerouac un héritage franco-catholique plus ou moins compris par les lecteurs américains, qui peut nous

5 André Belleau, **le Romancier fictif**, Montréal, PUQ, 1980, p. 147.
6 **Lonesome Traveler**, *op. cit.*, préface, p. v. Cette citation, ainsi que celle qui suit, vient de la traduction, **le Vagabond solitaire** (1969).
7 *Ibid.*, p. 142.
8 Jack Kerouac, **Book of Dreams**, San Francisco, City Lights, 1960.
9 Jack Kerouac, **Doctor Sax**, New York, Groove Press, 1959, p. 62-63.

fasciner. L'auteur établit, par une prose marquée d'oralité, des liens directs avec ses véritables origines. Mais la valeur des messages véhiculés est plus profonde encore: par exemple, dans **Docteur Sax**, la religion populaire du Québec figure à la base de certaines expériences. Quant au roman **Maggie Cassidy**, il se divise, sur le plan formel, selon des tensions historiques et linguistiques entre Irlandais et Franco-Américains[10]. Mais qu'en est-il de son premier roman?

Selon la biographe Ann Charters, le roman-fleuve **The Town and the City** raconte l'histoire des «Martin», une famille américaine «moyenne» de la Nouvelle-Angleterre (vaguement irlando-catholique). Suite à la rencontre internationale à Québec (en octobre 1987), A. Charters, quand elle relira le premier roman de Kerouac, sera sans doute plus attentive au fait que le texte précise l'identité de la mère, née Marguerite Courbet:

> *[...] the youngest daughter of a French Canadian lumber worker in Lacoshua who had saved his money and gone into a profitable little tavern business, only to die swiftly and tragically at thirty-eight from [a] heart attack. This left her an orphan, her mother being dead since her infancy, and subsequently Marguerite was taken in by her father's sister and went to work in Lacoshua shoe-shops on her own initiative, as a girl of fifteen and making herself self-independent from that time on[...]* (**TC**, p. 23)

Cette identité maternelle «canadienne» est, toutefois, occultée par la présence de tant de Cronins, Daleys, McNairs, Kernochans, Campbells, Gradys et des pères Mulholland et Connors d'une petite ville de la Nouvelle-Angleterre (que Kerouac baptise «Galloway»), et le lecteur intéressé par cet aspect du texte kérouacien doit chercher d'autres marques textuelles: quatre-vingt pour cent des trains (dont le sifflement monte inévitablement dans la nuit) se dirigent vers Montréal (**TC**, p. 7, 15, 216, 222, 499). Pas plus que pour H.D. Thoreau cent ans auparavant, Boston ne semble, pour le Kerouac du début, être une destination digne de considération. Autre signe: les rivières dont la source se situe *close to Canada* (**TC**, p. 3). Et à un certain moment, même Dieu s'adresse au monde en français (**TC**, p. 391). Enfin, le texte contient, et c'est normal, démographiquement parlant, quelques références à la communauté franco-américaine du nord-est des États-Unis. Toutes ces marques textuelles (l'identité de Marguerite, la direction des trains dans la nuit, la source des rivières, la parole de Dieu, les Franco-Américains mentionnés) donnent une orientation au récit (une thématique de *turning about* — de retour aux sources — qui se développe jusqu'à **Big Sur** et **Satori à Paris**), en s'inscrivant qui plus est dans des passages présentant soit des angoisses, soit de l'émerveillement devant la vie américaine et ses promesses. Elles préfigurent un thème constant chez Kerouac de **Sur la route** à **Vanité de Duluoz**: le retour chez soi, illustré entre autres par Mickey Martin qui, à trois reprises, est complètement désorienté en essayant de rentrer chez lui:

---

10 Louis Rousseau, **le Devoir** (supplément consacré à Kerouac), le 28 octobre 1972.

Mickey started home from school in the wrong direction, towards Galloway Road and the old house, not realizing he was doing this [tout comme Sal Paradise tourne vers le nord en cherchant l'ouest au début de ***Sur la route****] suddenly plunged in an awful confusion as he positively could not remember which way he was supposed to go to get home [à cette époque, sa maison se situe dans un «tenement» dont le propriétaire est un Franco-Américain qui est sourd]* (TC, p. 240).

Mickey («Ti-Jean») se perdra encore deux fois (TC, p. 243 et 247), ce qui n'est pas étonnant, considérant la façon dont il est présenté dans le récit:

[Mickey] stunned by the sudden discovery that he does not know who he is [encore une expérience vécue par Sal Paradise dans ***Sur la route****, tôt dans ses aventures, dans l'État d'Iowa], where he came from, what he is doing here [...] all children are first shocked out of the womb of a mother's world before they can know that loneliness is their heritage* (TC, p. 15).

Tous les frères Martin partagent cet héritage de déracinement, de solitude, et leurs personnages correspondent sans doute aux différentes périodes de la vie de Kerouac: Francis devient l'esthète et l'intellectuel de la famille, celui qui espère étudier à la Sorbonne; Joe, l'aîné, vagabonde par les routes; Charley reçoit les honneurs dévolus au héros militaire et Peter fait carrière d'écrivain — destiné à prendre la route, lui aussi, à la fin du roman:

Mighty world events meant virturally nothing [to Peter], they were not real enough, and he was certain that his wonderful joyous visions of super-spiritual existence and great poetry were «realer than all» (TC, p. 274).

Il se demande «where to go?» La route de l'Amérique offrirait une réponse, finalement, car au tout début du récit, le voyage vers les origines, vers l'héritage, semble mener à un cul de sac: dans le cimetière de Galloway, le narrateur note l'emplacement où *Laplanche moulders by the old wall* (TC, p. 4). Le sentiment d'avoir perdu le paradis de l'enfance hante l'univers de **The Town and the City** qui nous renvoie au même cimetière pour l'enterrement de George Martin, dénouement de grande importance, comme on le verra. Tout, dans cette histoire, mène à la mort du père de famille, qui perdra littéralement tout, à la faveur de la crise économique des années 1930. Cette épreuve efface conforts et joies, et ne cesse d'être un élément déterminant dans la vie des Martin que devant la menace de la Deuxième Guerre mondiale. Mais, à la fin, les Courbet reviennent:

[La mère Martin dit, concernant sa vie en Nouvelle-Angleterre:] My uncles are still living like that in New Hampshire and others in Canada, and that's the best life there is. They work hard all right, but they get rewarded for their work, they live, end they're happy, and healthy, and they're independent, no one can tell them what to do. You can have

> *your Communists and your neurotics and all that stuff, but give me a good old church-going farmer, a real man* (TC, p. 413).

Cette idéologie du terroir est bien connue et elle est renforcée à la fin du roman quand Joe, fils errant mais enfin réformé, achète une ferme où seront réunis plusieurs membres de la famille: sa femme, sa mère et un frère, Mickey. Ces Martin retourneront à une vie simple dans l'espoir d'y retrouver les anciennes valeurs. Toutefois, comme le disait Thomas Wolfe (le modèle littéraire de Kerouac), on ne peut jamais rentrer tout à fait chez soi. Comme écrivain, Peter doit aller vers la grande aventure, à New York, où la vie de bohème l'attend toujours. Il s'arrache totalement au passé, à un héritage dont le cadre est indéniablement celui du terroir. Il reste seul, déraciné, devant la route:

> *A family leaves the old house that it has always known, the plot of ground, the place of earth, the only place where it has ever known itself and moves somewhere else; and this is a real and unnameable tragedy. For the children, it is a catastrophe of their hearts* (TC, p. 239).

Voilà le cadre historique du roman: l'émigration, expérience de base pour tout Franco-Américain et qui est ici à peine transposée[11]. Il constitue un «silence» dans le roman: les voix des émigrés y sont, comme celle de George à la fin, enterrées et, ainsi sublimées dans un texte bien américain, nous reviennent de loin. On sait que Kerouac a signé, en tant qu'auteur de **The Town and the City**, «John Kerouac»; on sait aussi qu'il a cherché à camoufler ses origines (au début de sa carrière). Il a fallu attendre **Visions of Gerard** pour lire le récit de l'émigration de ses ancêtres descendant du Québec vers les États-Unis. Kerouac, en attendant, aurait confié à ses proches (le poète franco-américain Rosaire Dion-Lévesque) qu'il ne voulait pas être connu comme romancier *ethnique*[12]. Il reste que, pour le poète-historien Paul Chassé, son premier roman *nous plonge dans le mystère de l'extase et de l'agonie d'être Franco-Américain à cette époque — je veux dire au moment de sa naissance, dans les années vingt*[13]. De plus, Armand Chartier, chercheur-historien franco-américain, reconnaît chez Kerouac un immense héritage francophone, et ce, dès ses débuts comme romancier[14]. Cet héritage est rarement souligné en dehors de la communauté franco-américaine, mais fut tout de même reconnu en 1965 par le critique Seymour Krim[15], et éventuellement par plusieurs autres (Tom Clark, par exemple[16]).

---

11 Voir mon étude du roman dans **l'Avant-dire**, n° 2, Québec, Secrétariat permanent des peuples francophones, 1987.

12 Voir Richard Robert Santerre, **le Roman franco-américain en Nouvelle-Angleterre**, thèse de doctorat, Boston College, 1974, p. 433.

13 Paul Chassé, «Jack Kerouac: 1922-1969», **le Canado-Américain**, vol. VI, n° 1, janvier-février-mars 1970, p. 16-20.

14 Armand Chartier, «The Franco-American Literature of New England», *Symposium on Ethnic Literature*, Texas Tech University, 1975 (non publié).

15 Seymour Krim, **Shake it for the World**, London, Allison and Busky, 1970, p. 193-216.

16 Tom Clark, **Jack Kerouac**, San Diego, Harcourt Brace Jovanovitch, 1984.

Une lecture attentive du premier roman de Kerouac ne peut que confirmer les propos de Chassé et de Chartier: le texte est très codé en termes d'héritage francophone. Tout est «dans le texte», près de le surface. D'autres apports, confirmant cette lecture ethnique, nous viennent «du texte» — sa structure, ses personnages, certains de ses épisodes. Il nous reste à lire l'intertexte, l'intertexte franco-américain.

Le texte profond: l'intertexte franco-américain

L'intertexte franco-américain de l'œuvre de Kerouac est un terrain nouveau, mais déjà quelques pistes peuvent être tracées. Par exemple, le modèle littéraire offert par «Gérard». Kerouac nous confie dans **les Anges vagabonds**[17] qu'il ne se souvient que très peu de son frère. Il n'avait que quatre ans quand ce dernier est mort. Ceci semble être contredit par **Visions de Gérard**, récit qui raconte, justement, ses rapports à son frère, son amour ainsi que son identification à lui: *Ma vie était celle de Gérard.* Comment résoudre cette contradiction? Une hypothèse, sans doute la plus plausible et la plus naturelle, serait que la mère de Kerouac lui ait raconté tout ce qu'il fallait de détails pour élaborer son projet de monument littéraire offert en hommage à Gérard. Ceci dit, il existe peut-être d'autres pistes dans la littérature franco-américaine en français, et en particulier dans des écrits de Lowell même. On sait que Kerouac lisait énormément et qu'il fréquentait assidûment la bibliothèque de Lowell. Ainsi, il est possible que Kerouac ait lu le roman de Camille Lessard intitulé **Canuck**[18] et dans lequel l'histoire touchante de Besson, jumeau chétif de Maurice Labranche, est racontée. Un chapitre relate «La mort de Besson» dans lequel toute la tendresse de l'enfant (pour des amis, pour des animaux, pour d'autres membres de sa famille) est décrite. Fait intéressant, il y a aussi des jumeaux dans **The Town and the City** (Julian et Francis) et Julian meurt très jeune. De plus, à l'instar de Francis qui cherche à entreprendre des études universitaires (à la Sorbonne), Maurice réussit (avec l'aide de l'héroïne Victoria) à étudier au Québec, et ensuite à Rome (pour devenir prêtre). Plus suggestif encore est le ciel que l'on voit dans les yeux de Besson et qui reflète la même innocence que celle attribuée par Kerouac à son frère Gérard.

Tout cela reste à confirmer, comme d'ailleurs l'influence possible d'un autre roman franco-américain dont l'auteur, cette fois, est Alberte Gastonguay: **la Jeune Franco-Américaine**[19]. Chez Gastonguay, on voit le portrait d'un Baron Kenovitch qui ressemble au mystérieux Engles de Kerouac (dans **The Town and the City**). Tous deux se mêlent des intrigues du monde artistique et rencontrent leur proie (Jeanne Lacombe chez Gastonguay, Francis chez Kerouac) dans des épisodes concernant des livres: Jeanne dans une bibliothèque et Francis

17 Jack Kerouac, **Desolation Angels**, Frogmore, St. Albans, Panther Books Ltd., 1972.

18 Camille Lessard, **Canuck**, Lewiston, Maine, le Messager, 1936.

19 Alberte Gastonguay, **la Jeune Franco-Américaine**, Lewiston, Maine, le Messager, 1933.

chez un libraire. Dans les deux romans, la vie à New York (potentiellement un «inferno») est mise en contraste avec la vie plus simple des petites villes de la Nouvelle-Angleterre.

L'influence du roman de Jacques Ducharme, **The Delusson Family**, est cependant moins hypothétique[20]. En fait, **The Town and the City** peut se lire comme son extension, comme une variante du même genre. Quoique la routine quotidienne des Delusson distingue ce récit du climat d'angoisse et d'aliénation qui règne chez les Martin de Kerouac, certains éléments du roman de Ducharme suggèrent qu'il a pu inspirer Kerouac. Voici une présentation des deux familles:

DELUSSON	**MARTIN**
Jean-Baptiste (père, mort)	George (père, mort)
Cécile (née Landeau)	Marguerite (née Courbet)
Étienne (aîné, vagabond, fermier)	Joe (aîné, vagabond, fermier)
Louise (retourne au Québec)	Rose (*comme sa mère*)
Jean-Baptiste Jr. (meurt jeune)	Julien (meurt jeune)
Léopold (études au Québec et à Rome)	Francis (étudiera à la Sorbonne)
Marie (en affaires)	Ruth (*business-like*)
Pierre (personnage principal)	Peter (personnage principal)
Wilfred (retour à la ferme)	Mickey (retour à la ferme)
Adélaïde (domestique)	Elizabeth (chanteuse)
Clément (meurt jeune)	Charley (victime de la 2e guerre)

Dans le roman de Ducharme, tout comme dans le premier roman de Kerouac, la mort du père constitue l'événement principal. Les constellations familiales se ressemblent et le parallèle entre Étienne et Joe est assez marqué, tandis que dans le cas de Pierre-Peter, la ressemblance s'arrête au niveau de l'importance narrative qu'ils partagent et du choix des noms. De plus, certains voient dans *Delusson*, non seulement le terme «delusion» (illusion), mais aussi la racine du nom choisi par Kerouac pour sa «légende»: Duluoz. Ce fond ducharmien, cependant, le cède en importance à l'intertexte stylistique qui est tout à fait ailleurs (chez Thomas Wolfe surtout) et Ducharme (historiquement important puisqu'il est le premier à donner une expression, en anglo-américain, à l'expérience franco-américaine) est largement dépassé par l'énergie de la prose de Kerouac, maître du discours descriptif, du dialogue. Finalement, au lieu de suggérer simplement la vie de vagabondage comme le fait Ducharme pour le frère aîné Étienne, Kerouac, surtout vers la fin de **The Town and the City**, insiste sur ce qui se passe chez les bohèmes de New York et s'arrête sur les déchirements entre père et fils, identifiés tous deux à «leur» génération et incapables de résoudre leurs différences. Ces questions de style et de perspective ont leur importance et entre les deux auteurs, il est facile de préférer Kerouac pour des questions d'esthétique. Il reste cependant que sans le roman de Ducharme comme point de référence, Kerouac n'aurait sans

20 Jacques Ducharme, **The Delusson Family. A Novel**, New York, Funk & Wagnalls, 1939.

doute pas pu donner forme à son héritage francophone sans s'inspirer directement de la littérature québécoise.

*
* *

Vers la fin de sa vie, Kerouac avait confié à Charles Jarvis[21] que tout ce qu'il avait écrit était «vrai» — autobiographique et ce, sans doute, dans le sens où l'entendait Ralph Waldo Emerson: autobiographiquement «vrai», non pas comme le réel mélangé à la fiction, ou l'inverse, *mais true to life*, comme un approfondissement des vérités humaines. C'est Emerson qui prédisait (au XIX[e] siècle) que le roman américain serait autobiographique et non inventé, et Kerouac, aussi idéaliste et transcendant que l'était le philosophe de Concord, père spirituel et intellectuel de Henry David Thoreau (l'un des héros de Kerouac), s'est identifié très tôt dans sa carrière à cette vision des lettres américaines. On sait que Kerouac s'est permis cette incursion du côté de la «vie» dans une prose libératrice (la prose spontanée), suite à la réception d'une lettre de Neal Cassady racontant ses aventures sentimentales dans un récit «vrai». Il ne s'agissait pas d'un discours littéraire, mais d'une lettre d'ami. Son effet, cependant, fut déterminant chez Kerouac: pour lui, ce fut une révélation. Ainsi, Kerouac le romancier s'est lancé dans sa légende (ce grand livre de plusieurs chapitres) en transformant pour toujours le genre confession, en nous offrant *truth of emotion, reflection and understanding, truth digested and assimilated* et où l'auteur *reveal[s] himself... on all levels*[22].

Ce genre, la confession, permet donc à l'auteur de «se révéler à tous les niveaux» et reste le genre préféré de Kerouac dans l'ensemble de son œuvre, consacrée en grande partie au sort des Duluoz. Il va de soi que l'héritage francophone des Duluoz y figure de façon importante et ce, dès son premier roman, **The Town and the City**, roman qui, selon V.-L. Beaulieu, obéit à *quelque chose qui nous est essentiel*[23]. Kerouac respecte, selon ce dernier, une tradition bien à nous, faisant *la même démarche* [que Beaulieu dans son **Jos Connaissant**], donnant suite aux derniers vœux du père George Martin d'être enterré *dans le lot familial, aux côtés de tous les gens de sa tribu* dans une *ultime tentative [...] de sublimer son déracinement*. Pour cette raison surtout, mais aussi pour toutes les

21 Charles Jarvis, **Visions of Kerouac**, Lowell, Mass., Ithaca Press, 1974 (deuxième édition), p. 27, 197. En fait, plusieurs conversations avec Jarvis tournent autour de cette question d'authenticité du contenu de la légende de Duluoz: *That's me, Ti-Jean.*

22 Voir l'introduction de Karl Shapiro à un autre auteur autobiographique, Henry Miller, **Tropic of Cancer**, New York, Grove Press, Inc., 1961, p. V-XXX, et surtout la citation de Ralph Waldo Emerson:

> *These novels will give way, by and by, to diaries or autobiographies — captivating books, if only a man knew how to choose among what he calls his experiences that which is really his experience, and how to record truth truly.*

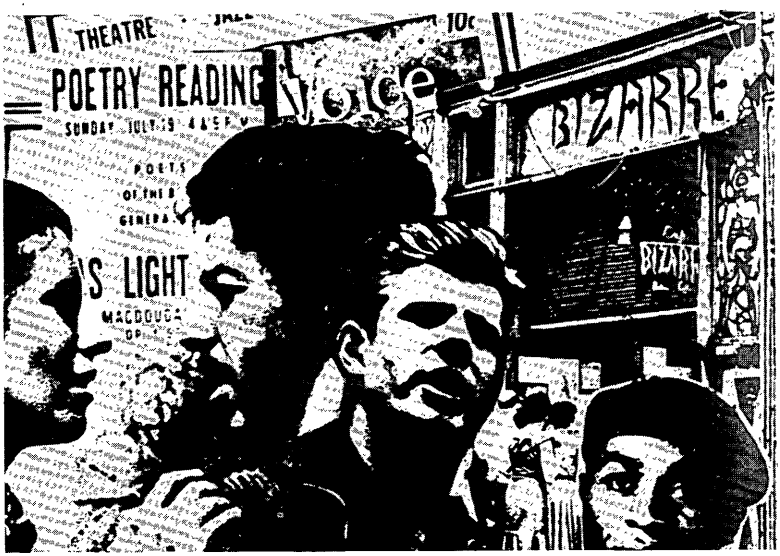
23 Beaulieu, *op. cit.*, p. 79-82.

autres dimensions exposées précédemment, notre rapport à l'œuvre de Kerouac en est un de sympathie: on y trouve des expériences bien québécoises.

*
* *

Après tout cela, que reste-t-il à faire? Tourner la page, revenir à New York où le rêve américain de Jack n'attend plus que son éclatement — L'avenir, donc la sagesse, et au bout de la route — Jack mettra dix ans de sa vie dans la poursuite de cette chimère; il écrira, à cause d'elle ses plus beaux livres[24].

Il est indéniable que **Sur la route** a marqué toute une génération et que les plus beaux livres de Kerouac se situent dans cette quête de l'Amérique, à travers ses interminables routes, quête qui s'annonce à la fin de **The Town and the City**, roman fondamental pour Kerouac. Il y revient d'ailleurs après sa vie vagabonde et reprend le fil dans **Vanité de Duluoz**. Cette fois, cependant, ce sera en tant que maître de sa *voix narrative*[25], confirmé dans son statut d'écrivain franco-américain de Lowell, léguant sa vision à la fois «marginale» et tout à fait américaine dans ses antécédents historiques (l'émigration), esthétiques et philosophiques.



24 *Ibid.*, p. 82.

25 Voir Regina Weinreich, **The Spontaneous Poetics of Jack Kerouac**, Carbondale and Edwardsville, Southern Illinois University Press, 1987. Cette étude porte sur le développement de la voix narrative chez Kerouac, à partir de **The Town and the City** jusqu'à **Desolation Angels** et se classe parmi les études américaines les plus sérieuses pour la compréhension de Kerouac, **l'écrivain**.